

LUIZ SCHWARCZ

La langue des signes

nouvelles traduites du portugais (Brésil)
par Michel Riaudel

ACTES SUD

à Lili

*Je n'ajouterais rien à ce que je n'ai
pas dit.*

RAFAEL ALBERTI

L'auteur recommande de lire les nouvelles dans l'ordre où elles se présentent.

ANTÔNIA

Le chauffeur qui m'emmenait à l'aéroport n'arrêtait pas de parler. Je n'ai pas résisté, je me suis assoupi. Ma tête tombait. Je la redressais sans parvenir à ouvrir les yeux. Le type devait y voir des signes d'approbation, il s'emballait, parlait plus vite, plus fort. Je ne sais plus trop de quoi, les conversations habituelles de taxi : les erreurs de notre maire, les magouilles des précédents, les embouteillages, les crimes, le foot. Puis il s'est mis à parler de sa femme, qu'il ne la comprenait pas, qu'il ne comprenait pas les femmes de manière générale. Qu'est-ce qu'elles veulent, l'argent, les câlins, tout à la fois, mais je suis pas deux, moi, j'ai pas quatre bras. Il a répété la phrase plusieurs fois. J'ai essayé de me réveiller, j'entendais le chauffeur dire, j'ai pas quatre bras, et ma tête retombait.

Dans la file pour monter à bord m'est revenue l'expression de gratitude du taxi quand je lui ai dit de garder la monnaie. J'ai failli ajouter, mes hommages à votre dame, mais je me suis rappelé que la conversation n'avait pas été très

obligeante pour les femmes, l'argent les câlins à la fois mais j'ai pas quatre bras.

En attendant l'embarquement, je me suis fait la réflexion que je ne savais pas bien le pourquoi de mon voyage au Portugal. Je l'avais décidé sans même savoir ce que j'allais faire de ma vie, si je chercherais une nouvelle occupation, combien de temps encore je logerais chez mes parents. Mais j'ai vite balayé ces questions pour me concentrer sur la phrase, l'argent les câlins...

Ce n'est qu'à bord, quand l'hôtesse m'a demandé, du jus d'orange ou de l'eau?, que les lamentations du chauffeur se sont dissipées et que j'ai réalisé que je voyageais pour de bon; j'ai répondu, un jus d'orange, s'il vous plaît.

L'hôtesse, fort sympathique, m'a tendu mon verre, avec les écouteurs et la trousse contenant brosse à dents et dentifrice, et je me suis imaginé dans le ciel, la descente, l'arrivée à l'aéroport de Portela, la chambre de l'hôtel à Lapa.

L'embarquement a été on ne peut plus normal. Ponctuel, sans bousculade. Il y avait peu de passagers sur le vol. Même les plus impatients, ceux qu'un rien turlupine, si leur siège ne sera pas occupé, s'ils auront de la place pour leur bagage à main, il vaut mieux arriver avant les voisins, prudence est mère de vieux os; même les classe affaires, qui tiennent toujours à embarquer les premiers et s'énervent d'entendre appeler les familles avec enfants et le troisième âge

d'abord..., tous paraissaient plus calmes ce soir-là. L'équipage qui nous accueillait à bord souriait comme d'habitude – un embarquement tranquille, et le rire de l'hôtesse se fait plus naturel, plus sincère la bienvenue du chef de cabine. Certains passagers étaient très chargés, des cadeaux pour leurs proches, des valises qui logeraient difficilement dans les compartiments à bagages et feraient du voyage un supplice pour les jambes, dissuadant les voisins d'aller aux toilettes, les pauvres, pendant tout le vol ils auraient les yeux rivés sur les paquets à leurs pieds, jonchant le sol, contiendraient leur colère, et leurs genoux toucheraient ceux d'à côté.

Je me souviens encore du sourire du steward me demandant le numéro de mon siège, 27A, bienvenue à bord, nous vous souhaitons un agréable vol.

Bienvenue, bienvenue, je l'avais tellement entendu, ce mot, il me mettait déjà mal à l'aise quand je le lisais sur les banderoles au-dessus de notre porte – si j'avais pu, j'aurais dispensé une fois pour toutes le monde entier de ces vœux-là.

Chaque fois que je rentrais de voyage – à commencer par ma première colonie de vacances à Campos do Jordão, j'avais cinq ans –, chaque fois mes parents m'accueillaient avec ces banderoles, bienvenue à notre fils adoré, ou en la circonstance, bienvenue à notre fils adoré qui revient de colonie de vacances, bienvenue – puis mon petit nom – de Guarujá, ou encore bienvenue, tu

nous as beaucoup manqué, quand je suis parti, plus grand déjà, dans une colonie plus distante.

Je traversais la terrasse comme une flèche, j'ouvrais la porte et retirais la banderole, tout en souriant à mes parents ; ils croyaient que je voulais sans attendre l'accrocher dans ma chambre, mais la vérité, c'est que j'avais honte devant les voisins, j'imaginai déjà le lendemain les plaisanteries, bienvenue, les gosses ne se priveraient pas de me le crier et de rigoler. Il va sans dire que Bienvenue est devenu mon surnom, dès que je mettais le pied dehors, le mot dont je rougissais me faisait baisser la tête et presser le pas. Cette façon de marcher, le regard bas, ne m'a plus quitté. J'identifie davantage les lieux à leur dallage qu'au paysage, et je n'ai jamais songé à apprendre à conduire. Tête Basse aussi s'est ajouté à la liste de mes sobriquets. À la fac de droit, au bout de quelques mois, plus personne ne m'appelait par mon prénom.

Que le steward m'ait après tout souhaité la même chose qu'aux autres ne me consolait pas. Le mal était fait, les souvenirs qu'avait déclenchés cette insignifiante formalité. La mémoire ne demande pas la permission, elle ne connaît pas la discipline, l'uniforme, n'offre ni jus de fruit ni verre d'eau, surtout elle ne vous lâche pas si elle sent qu'elle vous tient à la gorge.

Calé au fond de mon siège, je me suis rappelé les voyages à Campos do Jordão, quand

mon esprit se préparait à voir les banderoles qui m'attendaient au retour. Dans le car, j'avais toujours mal au cœur, et pour finir je vomissais par la fenêtre en comptant sur le vent pour m'ôter ce goût désagréable, mon mal de tête et la honte acide qui me restait sur l'estomac. À l'arrivée, je serrais les dents de crainte que mes parents ne sentent l'odeur sortant de ma bouche. Je les embrassais rapidement, les lèvres collées, mais ils ne remarquaient rien, ils devaient mettre ma hâte sur le compte de ma timidité. Ma mère essayait de me prendre le menton en me regardant au fond des yeux. Dans la voiture, j'évitais de parler pour que l'atmosphère ne s'imprègne pas des effets de la route. Je voyais les phrases s'étaler sur la façade, j'esquissais un rire jaune et je courais me brosser les dents.

Les banderoles m'ont suivi longtemps. Quand je suis entré à la fac, mes parents en ont accroché une pour ma troisième place au *vestibular**. À la remise du diplôme, ils en ont tendu une autre, Vive le plus jeune avocat du Brésil. Quand j'ai renoncé à la carrière de juge, ils n'ont rien dit, mais le jour de mon mariage, ils ont écrit, tous nos vœux de bonheur à notre fils, tu auras toujours ta chambre chez nous (ils n'aimaient pas ma femme), et au retour de notre lune de miel, comme les travaux de notre appartement

* Concours d'accès à l'enseignement supérieur. (*Sauf indication contraire, les notes sont du traducteur.*)

n'étaient pas finis, ils m'ont renouvelé (à moi seul) la formule. La même phrase rituelle, lapidaire, au singulier.

Je n'ai jamais réussi à regarder franchement les banderoles au-dessus des rues, même les plus ordinaires, famille vend tout, celles qui offrent une gratification à qui retrouvera un chien perdu, recherche caniche blanc répondant au nom de Milou et appartenant à un enfant malade, bonne récompense. Quand j'accompagnais ma femme aux congrès où elle était toujours invitée, j'évitais les dîners solennels, les cocktails, je restais à l'hôtel pendant qu'Antônia prenait du bon temps au milieu des drinks et des petits-fours. J'appelais le *room service* et je demandais un club sandwich ou une omelette, le plat le plus convenu, histoire que le serveur ne me souhaite pas la bienvenue, tout au plus dirait-il, bon appétit, et il attendrait son pourboire, le corps légèrement penché et les mains repliées, poli et patient.

Une fois seulement j'ai eu le courage de demander à mes parents de ne pas installer de banderole à l'entrée de la maison. Au bout de sept ans de mariage, nous nous sommes séparés. En fait, malgré la cérémonie à l'église, nous n'avons jamais vraiment fait vie commune, ma femme et moi. Je l'écoutais toujours attentivement, mais on échangeait peu. Au début, à l'heure du dîner; et puis ça s'est tari. Dans les voyages, je portais les valises, j'enregistrais les bagages, je les